

Ce récit est écrit au verso de feuilles déjà remplies.

Il prête l'oreille au son métallique de deux anciennes pièces de monnaie. Un son qui lui est cher, quelle qu'ait été la valeur de la monnaie allemande en 1919. Devant lui s'étire la sonorité sourde que produit quelque chose de lourd et tendre tombant dans une eau opaque.

Les sauteurs du Vieux pont sauront pourquoi on insiste sur l'opacité de l'eau ; eux qui distinguent les sons produits par un matamore et un aguerri, un intrépide et un crispé. Même ceux qui n'ont pas acquis une grande expérience ne s'y trompent pas, ils savent que le plus lointain, le plus implacable sur l'échelle des sons qu'émet le contact d'un corps humain avec l'onde, est celui d'un cadavre jeté dans une eau opaque.

Le récit efface les sons de battants de fenêtre qui se referment comme un livre qu'on n'a pas fini de lire. Il épie des pas qui s'éloignent dans le froid d'une nuit nordique.

Peu importe qu'il entrouvre une fenêtre et que soit un jour élucidée l'énigme de qui, en ce 31 mai 1919, du canal Landwehr à Berlin, a sorti le corps d'une femme. Les faits réels, quelquefois, ne s'insèrent pas dans les récits auxquels ils se réfèrent. Particulièrement s'ils sont nécessaires à un récit qui s'efforce de découvrir la trace d'une dernière volonté. Si ce n'est une cigarette, un être à cet instant souhaite que tombe sur sa tête, comme d'étroites fenêtres gothiques, le rayon lumineux d'un acte de bonté. Ou n'est-ce qu'illusion ? À nous qui restons éperdus sur cette rive, pour longtemps, ou transportés à l'instant vers la foi en des roses bleues.

D'un homme ayant acquis des expériences multiples

Ce n'est pas pour les besoins d'un film qu'Aleksa Š¹, durant l'été 1926, s'est rasé la tête. Et l'on ne peut pas dire qu'à la descente du train, à Berlin, des caméras ont accueilli ce valeureux sauteur de la Neretva. Mais on ne peut sous-estimer le fait que la tête de ce passager clandestin était plus caractéristique pour un film que toutes celles des messieurs bien peignés qui débarquaient ce même jour à l'Anhalter Bahnhof et avaient, eux, dûment payé leur billet au plus grand bénéfice des chemins de fer.

Le nom d'Aleksa Š. ne figure dans aucune encyclopédie du cinéma. De son incursion dans le monde des *images vivantes* ne saura même rien celui de qui Aleksa Š, après huit ans d'atermoiements, avait adopté l'aisance d'aller et venir.

L'année où, des confins de la monarchie austro-hongroise, Otto la tête d'œuf était arrivé sur les terres de Sali beg Bakamović, le long de la Radobolja, non loin de Mostar, Aleksa Š, pour les affaires de son père, avait rendu visite à deux reprises au grand beg. Lorsqu'il y était retourné une troisième fois, il n'avait plus trouvé au domaine l'étrange jardinier du beg.

Venu dans l'intention d'acquérir l'expérience du labourage, Otto avait estimé qu'il en savait assez. Celui qui va et vient avec aisance ignorera toujours quelles fleurs se cachent dans les bourgeons sur des branches verdoyantes.

Enveloppées dans un chiffon mouillé, les pousses du grand jardin du père d'Aleksa Š. sont arrivées au domaine du beg. Otto était

1 Se prononce « Ch ».

déjà en route vers son Zemun natal. Otto la tête d'œuf, avec ses yeux pareils au fond d'une étroite éprouvette.

Au milieu des plates-bandes abandonnées par Otto se tient Aleksa Š, pareil à un échalas. Il est troublé. Il tripote le bouton corné de sa chemise et s'efforce de comprendre pourquoi les gens viennent et s'en vont, arrivent et disparaissent.

Au début d'un automne doux et mûr, il fera son premier grand saut du Vieux pont.

Otto est à Zemun, apprenti peintre en bâtiment. Puis il part à Belgrade et s'y engage sur un chantier de construction afin d'acquérir une expérience de prolétaire. Le soir, il assiste au cours de peinture de Beta V. Et il lui reste encore la nuit.

Rue du Kosovo, au siège de l'Union des Travailleurs, Otto fait la connaissance de Moša P. Lorsqu'il repart, outre des instructions cousues au revers de son manteau de cuir, Tête d'œuf emporte les conceptions de Moša selon lesquelles *il reste encore la nuit pour les choses clandestines et utiles*.

Quand Aleksa Š, à l'été 1926, disparaît inopinément de Mostar pour débarquer par hasard à Berlin, l'ancien jardinier de Salih beg Bakamović y séjourne depuis trois ans. Il étudie l'esthétique et la peinture, publie des textes dans *Welt am Abend*. Durant sa première année berlinoise, l'expérience acquise par Otto dans la fabrique paternelle de peintures s'est accrue grâce à l'inflation. Les billets qu'il gagne avec les journaux, s'il ne les dépense pas le jour même, il peut le lendemain en tapisser les murs de sa chambre. Bien des années plus tard, il montrera un vif intérêt pour le happening, un art qui ne prétend nullement à l'éternité.

À Berlin, il professe la foi que le monde peut et doit être changé en mieux. Le sédiment n'est pas encore tombé au fond de l'éprouvette. Le jour est encore loin où Otto conditionnera le besoin de changer le monde à la reconnaissance préalable de son existence.

En 1926, il met en pratique l'enseignement de Moša concernant la nuit. Le message belgradois sous le revers de cuir est parvenu à la documentation secrète de la Fraction Communiste Étudiante.

Nous ne découvrons des traces de l'expérience agricole d'Otto que dans un essai publié à l'âge mûr. Le titre en est *Poussé de la terre, retourné à la terre*. Il y traite du maniement artistique du temps et de l'espace et met notamment en relief le fait qu'en Yougoslavie, le sol est utilisé avec parcimonie. Dans une brève remarque, on reconnaît le savoir issu des jours où, acquérant de l'expérience, Otto découvrait une terre arrachée à la pierre.

Tête d'œuf, en 1926, ne souffre pas encore d'une mémoire incertaine. Le fait que *la transcendance d'un événement fait défaut au moment où l'événement s'éteint* ne le torture pas encore. Le présent est un tourbillon. Berlin tournoie comme un étincelant carrousel autour de sa chambre tapissée dans les règles de l'art.

Lorsque, dans la même ville, Aleksa Š. a regardé pour la première fois autour de lui, non invité, non attendu, Berlin ne lui est pas apparu comme *une lumière éclatante, un tableau chamarré, une représentation imposante*, cette première impression de la ville que gardera Otto à la mémoire, à la fin de sa vie, avec une biographie de journaliste célèbre, de pilote, de défenseur de la République espagnole, d'officier de l'armée royale de Yougoslavie, de prisonnier dans les camps hitlériens, d'essayiste et de peintre. Aleksa Š reposera alors depuis vingt-sept ans dans un cimetière, à l'ombre d'un cyprès. Mort, il l'était déjà seize ans auparavant, avec au-dessus de lui une ombre plus frêle et plus courte, et n'a donc pu entendre, dans une interview radiophonique, cette voix qui, sur le domaine Bakamović, outre les plates-bandes d'un jardin et quelques tickets de train froissés, avait laissé derrière elle l'embryon du désir d'aller et de venir.

Alexa Š, à moins que les morts puissent manipuler le curseur des fréquences d'une radio, n'a pu entendre la voix d'Otto affirmer

que même le pire événement, le plus pénible, est toujours préférable au vide absolu.

Il aurait dû entendre ça, le garçon pareil à un échalas, en ces jours où, de Mostar à Berlin, malgré un trèfle à quatre feuilles dans la poche et au revers un rameau d'if, il portait en permanence dans l'âme l'angoisse du passager clandestin. Que n'a-t-on pu le lui dire, alors qu'il regardait amer autour de lui et que Berlin l'accueillait comme un indésirable ! Encore que l'âme d'Aleksa ne souffrait pas de vide absolu et que pareille consolation lui eût été aussi dérisoire qu'incompréhensible.

Comment Aleksa Š a reconnu Azraël

Inopinément disparu de sa ville natale, Aleksa Š. revient de même de la lointaine Allemagne. Ses poches ne renferment qu'un inventaire indigent : un grand mouchoir d'homme qui l'accompagne depuis Mostar et un morceau de papier gris, quittance pour trente marks allemands. Sans compter le trèfle à quatre feuilles réduit en poussière et un peu de tabac d'Herzégovine qui se désagrège lorsque, à fins de nettoyage, on retourne lesdites poches. Alors, de leur profondeur, chutent avec un noble tintement sur le pavé de la cour deux pièces de monnaie.

De son voyage, Aleksa Š. ne dit rien et nul ne l'interroge. Ce n'est que mot après mot que son épouse (il s'est très vite marié) dénouera en lui le nœud de cette histoire de quittance. Le papier témoigne de ce qu'Aleksa Š. a gagné trente marks allemands (d'aucuns soupçonneront aussitôt le plongeur mostarien d'avoir par vanité ajouté au trois un zéro) chez un homme de renom qui réalisait des *images vivantes*. Aleksa Š, d'après sa quittance, aurait été figurant (il est peu vraisemblable qu'en ce temps-là on ait connu ce vocable à Mostar) aux côtés d'environ « *un millier d'hommes chauves* ». Une centaine, les Mostariens suspicieux l'auraient encore cru. Mais ainsi, Mostar a rejeté avec moult sarcasmes cette étrange participation au premier film à grand spectacle et Aleksa Š a dès lors acquis la réputation d'un homme enclin à l'ajoute d'un zéro.

Que les Mostariens, à l'époque d'Aleksa, connaissaient les *images vivantes*, il n'en faut pas douter. Lui-même avait pu en voir dès 1908 à l'Eden-Park, premier cinéma permanent de Mostar. Il avait ressenti une légère chaleur descendant de la nuque le long de la colonne. Au-dessus de sa tête planaient un faisceau de lumière et un bruit pareil au cliquetis des petits trains. Ils venaient de l'appareil

de projection, racheté au propriétaire inconnu d'un cinéma itinérant dont le chapiteau avait brûlé. Même dans son imagination d'enfant, toutefois, il ne pressentait pas son rôle futur dans une histoire d'images surgissant des ténèbres. Seule la dénomination éclatante du cinéma, le nom encore plus éclatant de son propriétaire, Antoni Tiberia, et surtout la voix tonitruante de cet homme qui expliquait le miracle à la foule abasourdie, lui imposaient le respect. Il ressentait un picotement dans son œil gauche. Une larme captive cherchait en vain à se frayer un chemin vers la joue empourprée. Sa main tâtonne dans la poche en quête du mouchoir empesé. La famille d'Aleksa Š apprécie beaucoup cette nouveauté extraordinaire. Ce que confirme un article paru dans le journal sarajévien *Srpska Reč*¹ en août 1913, classé dans une chemise à carreaux portant l'inscription *D'une certaine importance*. Elle renferme tous les documents familiaux, notamment les actes de naissance et de décès.

L'article de *Srpska Reč* félicite un certain M. Katić pour avoir *entrepris* d'offrir à notre population une belle occasion de passer les soirées d'été, pour une somme modique, à regarder des *images vivantes*. Il n'est pas non plus sans importance que cet homme entreprenant ait honoré un cinéma sarajévien du nom de *Mostar*.

Quand le petit-fils d'Aleksa Š. découvre ce zèle digne de louanges, la chemise à carreaux, entre-temps doublée de volume, gît au fond d'une boîte de chocolats ornée d'une rose rouge sur fond vert. Bien que depuis longtemps délestée de ses friandises, elle exhale encore le parfum de chocolats fourrés à la liqueur.

Toutefois, le petit-fils s'intéresse plus au contenu d'un mouchoir que serrent deux nœuds superposés : une petite boîte à bijoux renfermant un trèfle desséché dont la quatrième feuille est fendue et renforcée par le bord doré d'un timbre-poste, ainsi que la quittance douteuse, aussi grise que ce jour où elle est arrivée à Mostar dans la poche du passager clandestin. L'encre en a pâli. Seul le zéro derrière le trois est devenu plus sombre et plus net. Le mouchoir

1 La Parole serbe.

sent le tabac d'Herzégovine. Une main le dénoue et met de côté son contenu, en même temps que, dans la boîte odorante dont la couleur ne s'efface pas sous la surface brillante, elle dépose une annonce nécrologique publiée dans le journal *Sloboda* de Mostar, en juillet 1959. Sur cette annonce, grave et concentré, regarde le pionnier mostarien dans le monde des *images vivantes*. Ici repose l'une des *environ mille têtes chauves*. Mais sur la photographie annonçant sa disparition, elle est moustachue et soigneusement peignée.

À son retour d'Allemagne, Aleksa Š. ne se rase plus la tête. Même ce jour où, affirment les témoins de la rive, les talons des sauteurs du Vieux pont, au contact de la Neretva, se sont mis à grésiller comme des beignets dans l'huile. Un été où il faisait *cinquante degrés*. Peut-être Aleksa Š. avait-il une propension à l'ajoute d'un zéro, mais ceux de la rive semblaient tout aussi brouillés avec les décimales.

Outre son changement de coiffure estivale, Aleksa Š., depuis l'époque de sa figuration chauve, est la proie de cauchemars épisodiques. Le sauteur intrépide, qui a toute sa vie accordé du prix aux signes de chance, a rencontré en Allemagne un estimé monsieur avec des yeux comme de pierre noire, et avec lui *son premier Nègre*. Depuis lors, il arrive de temps à autre qu'une angoisse nocturne le réveille en sursaut. Sa femme lui essuie la sueur du front avec un mouchoir de soie, car *la peur sort au niveau du front*. Sa main bienfaisante ferme les rideaux de la fenêtre, écartant de l'œil réveillé d'Aleksa l'hostie nacrée de la lune.

On affirme qu'Azraël, ange de la mort, se tient auprès des agonisants sous la forme d'un être connu. Avec les années, Aleksa Š. a fini par adopter les paroles de son épouse musulmane. Il ne les prononce pas souvent, ni à haute voix. À peine s'il parle d'Azraël. Il lui apparaîtra, dit-il, comme *le Nègre de Berlin*.

Il meurt sans crier gare. La maisonnée jamais ne saura sous quelle forme s'est tenu devant l'honorable Aleksa Š. l'inflexible Azraël. Il s'en va durant son sommeil, si bien qu'il ne faut même

pas lui poser sur les paupières les deux pièces de monnaie. Ces reliques de Berlin, depuis qu'Aleksa Š. pense à la mort et répugne à ce que la main de sa femme touche la glace à laquelle il n'est pas de remède, font partie de l'inventaire permanent de sa poche gauche.

La mort n'est pas un rêve, méditera le petit-fils tandis qu'on emporte vers le cimetière le défunt revêtu de son beau costume. Le revers sombre porte toujours un rameau d'if, gage de bonheur viril. Sur le fil tendu dans la cour ensoleillée s'égoutte son pyjama. Un filet d'eau s'écoule de la poche gauche retournée, serpente dans une crevasse entre trois cailloux et finit son trajet dans une petite flaque scintillante au soleil. Sur la poche droite, elle aussi retournée, s'est posée une abeille. Son minuscule abdomen ressemble à une larme d'ambre. Dans la poche de la veste du défunt, on a introduit en catimini une fine feuille de papier à cigarette et une pincée de bon tabac odorant. Le petit-fils, des jours plus tard, imagine son grand-père installé sur un des rares nuages au-dessus de Mostar. De la poche gauche, retournée, il répand le tabac sur le papier dont, entre pouce et index, il apprécie la finesse. Il se roule une cigarette et bénit la main qui l'a préparée pour le voyage vers ce lieu où nous sont promiss les fruits et les sources, mais où rien ne mentionne du tabac.

Quand la maisonnée rentrera du cimetière et que tombera une nuit douce et transparente, le petit-fils d'Aleksa Š. regardera pour la première fois la surface nacrée de la lune et ressentira l'angoisse face au pressentiment que quelque chose a pu lui échapper dans cette immense, irrémédiable perte. Dans les poches du pyjama de l'enfant reposent déjà les deux pièces de monnaie berlinoises. Avant de s'endormir, le petit-fils d'Aleksa Š., maladroitement, se roule sa première cigarette.